Nom de l'auteur : Brice Milan

Titre du roman **: Les Fragments Perdus**

Tome I - Chronique des Terres d'Eschizath

Nombre de signes (espaces compris) : 519423

Liste des principaux personnages

Aberden	Oncle d'Annabelle
Abyssin de Tolgui	Pair du royaume des Hisles
Alceste Dulhin	Apprenti boulanger orphelin
Aloïne	Servante au château d'Arvézende
Alquin de Tolgui	Grand Maître de l'Ordre
Annabelle	Fille de paysans
Bénorin	Grand chambellan du roi Kildéric
Bernulf	Chef du peuple des monts Dunhevar
Clodric	Prince d'Arvézende, frère du roi Kildéric
Ergon	Chef du clan des Ours
Erwin	Fils de Bernulf
Gerwald	Commandant de l'armée du Nord
Gunnolf	Maraudeur et pisteur
Horst Trebor	Sergent des gardes de l'Ordre
Kildéric Ier	Souverain du royaume des Hisles
Manfred	Aubergiste
Morgaste	Tyran impitoyable, prince conquérant
Oriana Botelli	Voleuse orpheline
Othe Monclart	Conseiller suprême des Terres d'Eschizath
Silvérin	Ménestrel, joueur de flûte et de luth
Ulva	Grande Meneuse des loups

Partie I

PROLOGUE

La nuit sombre murmurait sa solitude à l'homme qui observait les étoiles. Féru d'astronomie depuis sa plus tendre enfance, il avait bénéficié des enseignements des plus grands maîtres. Son père, puissant seigneur des Terres d'Eschizath, avait attiré les précepteurs les plus réputés en son fief, leur assurant richesse et protection. Lui et sa sœur avaient reçu l'éducation due à leur rang noble.

Il régla la netteté de sa lunette astronomique, la seule disponible dans tout le pays. À présent adulte, la plupart des anciens savants qui l'avaient jadis formé étaient morts. Son savoir et sa connaissance s'étaient accrus, dans toutes les disciplines, par un travail acharné et une curiosité sans limite. En cette belle nuitée estivale, il avait prévu une pluie d'étoiles filantes. Ces astres l'intriguaient ; il s'interrogeait sur leur provenance et la raison de l'attraction terrestre.

Ses raisonnements iconoclastes heurtaient l'entendement de ses proches. En ces temps obscurs, s'intéresser à l'indicible relevait de la sorcellerie. Il sourit en repensant aux avertissements de son vieil intendant qui lui enjoignait de prendre garde à ne pas réveiller des forces incontrôlables. Heureusement, son neveu l'encourageait dans ses recherches. Le cher enfant possédait une intelligence vive et une ouverture d'esprit hors du commun. À n'en pas douter, il fera de grandes choses !

La voûte céleste offrait sa beauté poudrée de millions d'étoiles. Il était persuadé que ces points lumineux qui constellaient les cieux, représentaient d'autres planètes. Il n'avait osé en parler à personne, hormis à son neveu, le fils de sa bien-aimée sœur. Le jeune homme avait aussitôt approuvé ses théories. Il avait ressenti une immense fierté envers ce fils spirituel. Sa sœur avait eu raison de lui confier son éducation depuis toutes ces années.

Tout à coup, une traînée lumineuse déchira le voile sombre de la nuit. Se précipitant sur sa lunette, il n'eut que le temps d'apercevoir une boule de feu fonçant sur la Terre. Un étrange sifflement précéda l'explosion ; une lueur bleutée naquit dans la campagne silencieuse. Les hurlements lointains de quelques loups accueillirent l'impact de la météorite sur le sol.

Il repéra scrupuleusement le lieu d'atterrissage du visiteur de l'espace. Ce morceau d'un autre monde avait parcouru l'univers pour venir échouer dans sa propriété : assurément, c'était un signe du destin !

Il chaussa ses bottes de marche et jeta une cape sur ses épaules. Il passera aux communs, réveiller quelques serviteurs pour l'accompagner dans son expédition. Munis de torches et de flambeaux, ils trouveront cette météorite. Il voulait être le premier à découvrir ce caillou venu de l'espace. Il espéra que le corps étranger ne se soit pas fragmenté en trop de morceaux !

L'espoir d'une découverte extraordinaire le motivait ; la passion des corps célestes l'animait depuis tellement longtemps, qu'il attendait une juste récompense de toutes ces années d'efforts.

Lorsque le groupe s'aventura dans la pénombre nocturne, une joyeuse insouciance guidait les pas des participants. Il ouvrait la marche avec assurance, convaincu d'une rencontre qui marquerait à jamais son existence.

§.1 – LE CONSEIL DES TRENTE

Le moment fut venu où l'esprit dut recouvrer son emprise. En ces temps obscurs, le fer et le sang dominaient sans partage le pays d'Eschizath. Les hordes de Morgaste, seigneur des Terres Noires, déferlèrent sur la contrée jadis havre de paix. L'invasion survint au solstice d'hiver par la Marche du Sud. L'attaque fulgurante perça aisément les maigres défenses. Puis, l'armée déchaînée détruisit tout sur son passage. Les places-fortes jalonnant la route qui menait au centre du pays résistèrent héroïquement ; toutes furent rasées et leurs populations massacrées. Ni la froide morsure du gel, ni le manteau épais de la neige ne freinèrent l'irrésistible avancée. Les blancs paysages se maculèrent de sang et de boue par la faute des soldats aux boucliers noirs.

Le prince Morgaste avait méticuleusement préparé l'invasion. Il avait d'abord réquisitionné tous les forgerons des montagnes noires, réputés depuis toujours pour la qualité de leurs lames forgées. Dans la principauté, les mines de fer abondaient et le savoir métallurgique s'était considérablement développé. Les armes et les engins de guerre furent fabriqués en grande quantité.

Morgaste somma ensuite tous ses féaux d'honorer leur serment d'allégeance. La redoutable armée ainsi constituée n'attendait plus que l'ordre de marcher sur l'ennemi. Le prince belliqueux entama sa campagne par l'invasion des petits royaumes limitrophes. Ceux-ci tentèrent vaillamment de résister, mais la rapidité et la violence des attaques eurent raison de leur courage. L'annexion de ces contrées achevée, le conquérant se concentra sur son objectif principal.

Depuis une lunaison maintenant, l'armée noire assiégeait la capitale, Espélia. La citadelle, réputée imprenable, dressait fièrement ses tours de granit visibles à des lieues à la ronde. Disposant de ses troupes comme de ses propres mains, Morgaste étrangla méthodiquement la ville. Les unes après les autres, toutes les voies d'accès à la cité furent condamnées. Inlassablement, les engins de siège pilonnaient les fortifications, tandis que la soldatesque, subjuguée par leur impitoyable monarque, lançait des assauts frénétiques. Tel le lierre parasite couvrant les murailles, les échelles humaines striaient les remparts. À maintes reprises, les chemins de ronde de la citadelle furent le théâtre d'affrontements sanglants. Chaque fois, la masse vociférant des assaillants se heurta à la résistance opiniâtre des défenseurs.

Le froid sévissait particulièrement en cette saison hivernale. Des températures négatives entraînèrent le gel d'une partie des sources d'eau potable de la cité. Seul leur courage permettait aux habitants de survivre. Pourtant, inexorablement, l'étau se resserrait sur la capitale.

Le conseil des Trente qui administrait le pays se réunit en urgence dans la salle des Heaumes, située au dernier étage du donjon. Ses membres, choisis parmi la guilde des marchands et des artisans, les nobles et le clergé, affichaient une mine austère. Nul suzerain n'avait jamais régné sur cette terre fertile, particularité qui attisait la convoitise des puissants voisins. Le premier conseiller, Othe Monclart siégeait à l'extrémité de la longue table. Grand barbu dans la force de l'âge, il bénéficiait d'une autorité naturelle, héritage de ses années à exercer en tant que Margrave. Impuissant, il avait assisté au déferlement des troupes de Morgaste. Son front plissé était soucieux, ses paupières rougies par la fatigue et le manque de sommeil. Il leva le bras pour réclamer l'attention.

— Mes amis, comme vous le savez l'heure est grave. La cité ne résistera plus longtemps aux assauts répétés des hordes de Morgaste. Les vivres s'amenuisent, l'eau manque cruellement. Les quelques offensives menées contre les positions ennemies n'ont pas abouti. À présent, il nous faut prendre une décision : devons-nous poursuivre la résistance ou capituler en négociant notre reddition ?

Un silence lourd de sous-entendus succéda à la question posée. Chaque conseiller analysait la signification d'un tel choix. Tous savaient que le prince Morgaste ne connaissait pas la pitié. Il l'avait maintes fois démontré après ses nombreuses conquêtes. Dans le meilleur des cas, il réduirait les vaincus à l'esclavage et plus vraisemblablement exterminerait une partie de la population : aucune des deux alternatives évoquées ne paraissait envisageable !

Soudain, un des membres revêtu de la soutane de l'Ordre, Alquin de Tolgui, se leva. Les adeptes de cette communauté vénéraient un dieu unique, représenté par un disque solaire. Les mains noueuses du prêtre conservaient le souvenir des longues nuits passées à copier de précieux manuscrits ; ses yeux bleus avaient perdu de leur éclat et ses cheveux blanchis. Mais, lorsqu'il prit la parole, l'assurance perçait dans sa voix.

— Il existe une autre possibilité. Plus au Nord, par-delà notre frontière, s'étend le royaume mitoyen des Hisles. Son roi, Kilderic 1er, est un suzerain respecté par son peuple ; ses vassaux sont puissants. Si nous lui demandons de l'aide, il enverra une armée à notre secours !

Le brouhaha des conseillers gesticulant accueillit sa proposition.

— Silence ! hurla Othe Monclart. En admettant que le souverain accède à notre demande, quel messager serait assez audacieux pour parvenir en ce lointain royaume ? Il lui faudrait traverser en plein hiver la forêt d'Eslhongir ; puis gravir les monts Dunhevar où le blizzard sévit à cette période de l'année. Sans compter les loups et les autres créatures sauvages qui pullulent. Nous l'enverrions à une mort certaine ! Lequel parmi nous se portera volontaire ?

À l'extérieur, le gémissement de la bise redoubla d'intensité. Têtes baissées, la plupart des conseillers masquaient difficilement leur embarras.

— L'union et la solidarité augmentent les capacités des individus, rétorqua Alquin. Il faut choisir non pas un, mais plusieurs messagers. Un petit groupe aura plus de chance de passer inaperçus au travers des lignes ennemies. N'oublions pas que les guetteurs de l'armée de Morgaste surveillent nos moindres faits et gestes.

— Nous ne pouvons sacrifier des combattants, indispensables à la défense de notre cité ! objecta Utle le marchand.

— Si nous choisissons des civils, argumenta un autre, ils franchiront peut-être plus facilement les barrages.

Tous les conseillers se mirent à parler en même temps. Le vacarme envahit la grande salle : la décision d'envoyer un groupe de messagers représentait un enjeu fondamental.

— Messieurs, calmez-vous ! Une seule interrogation est digne d'intérêt si nous retenons cette solution.

Othe Monclart attendit que le calme revienne à nouveau. Il posa alors la question qui brûlait sur toutes les lèvres :

— Comment allons-nous sélectionner ces messagers… Si de tels fous existent ?

§.2 – L'IVRESSE D'ALCESTE

— Mon gars, tu devrais arrêter de boire !
Manfred l'aubergiste avait pitié du jeune homme qui titubait, agrippé au comptoir. Il ne devait pas avoir plus de seize ans. À cet âge-là, on était déjà un homme au pays d'Eschizath. Mais celui-ci semblait à peine sorti de l'enfance. Ses cheveux châtains encore bouclés s'étalaient sur de frêles épaules. Bien qu'un léger duvet parsemât son menton, ses grands yeux écarquillés trahissaient sa juvénilité. De taille moyenne, plutôt maigre, il n'affichait pas l'athlétique prestance des hommes de la contrée, dont les paysages et le climat avaient façonné les muscles.
— As-tu encore quelque écu au moins ? s'informa le tenancier.
Sa santé l'inquiétait autant que sa situation pécuniaire.

Combien de clients de l'auberge, la bourse vide, n'avait-il dû traîner de force à l'office du bailli ? Sans parler des mauvais payeurs que l'alcool rendait agressif ! Le gros homme avait vu défiler toute la misère citadine dans son établissement. Depuis le début du siège, sa taverne ne désemplissait plus. Après tout, ses tord-boyaux n'insufflaient-ils pas un peu de courage à la population ? À sa manière, Manfred participait à l'effort de guerre, galvanisant les défenseurs. La plupart étaient au bord de l'effondrement. Ces pauvres gens n'aspiraient qu'à reprendre leur existence antérieure. Tous tenaient bon pour leurs familles qui avaient trouvé refuge dans la cité. Des femmes et des enfants, des vieillards, otages de la sordide guerre déclarée par ce tyran belliqueux !
— Quel est ton nom, jeune sot ? demanda Manfred dans une nouvelle tentative.
— Al… Alceste ! bégaya l'intéressé passablement aviné.

Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas. Quatre hommes armés firent irruption, arborant l'insigne de l'Ordre sur leurs uniformes immaculés.
— Tavernier, donne-nous à boire de ta meilleure piquette ! exigea le plus imposant qui avait assené le coup de pied.
Manfred s'empressa de satisfaire les nouveaux arrivants. Les gardes de l'Ordre étaient très respectés, au service du dieu unique et de la population. Ces soldats de la foi bénéficiaient d'une grande mansuétude de la part des membres du conseil.
— Voilà, voilà ! se hâta l'aubergiste.

Il servit à chacun une large rasade de son vin réservé aux hôtes de marque. Les quatre hommes burent en silence en observant la salle. Certains habitués de l'établissement s'éclipsèrent vers la sortie. D'autres, mal à l'aise, fixaient le fond de leur verre. Par pure politesse, Manfred s'enquit auprès de celui qui devait être le chef de la raison de leur visite. L'intéressé tourna vers lui un visage buriné, taillé à la serpe. Il était rasé de près, ses cheveux poivre et sel coupés court. Sa taille athlétique forçait le respect.

— Je m'appelle Horst Trebor, sergent au service de l'Ordre. Nous recherchons des volontaires pour une mission de la plus haute importance.
Il haussa le ton pour être bien entendu de tous :
— Chaque volontaire se verra rétribuer d'une somme de mille écus.
Une rumeur parcourut l'assistance : le montant annoncé était considérable !
— Et qui faudra-t-il tuer pour mériter une telle récompense ? questionna un client rougeaud attablé devant plusieurs pintes de bière.
— Ce n'est pas le temps de la plaisanterie ! gronda Horst. Notre cité vit des heures sombres. L'ennemi a lâché ses meutes fanatiques, ses loups affamés dévorent notre

citadelle. Reste-t-il encore dans cette salle des hommes courageux, motivés par une noble tâche ?

Personne ne broncha. « Pour proposer une telle somme, il faut que la mission soit suicidaire ! » semblaient penser ceux dont les regards se croisaient. Horst dévisagea tour à tour les gaillards qui auraient pu convenir. Mais leurs regards se dérobaient à chaque fois, la peur inscrite au fond de leurs yeux.

— Nous ne pouvons pas encore repartir bredouille, murmura un des soldats à l'oreille du sergent.

— Moi, ça m'intéresse ! bafouilla Alceste.

Depuis l'irruption des gardes de l'Ordre, le jeune homme éméché demeurait adossé au comptoir, flottant dans une douce béatitude. Sa présence insignifiante n'avait pas suscité l'attention des nouveaux arrivants. Bravache, Alceste allait montrer à tous qu'il était le plus courageux. Les autres avaient beau être grands et forts, c'étaient rien que des couards !

— Moi, messire le garde, je suis volontaire pour la mission ! répéta-t-il.

En guise de réponse, d'énormes éclats de rire fusèrent de toutes parts de la salle et même certains gardes esquissèrent un sourire.

— Ah ! Ah ! Tu ferais mieux de continuer à cuver ton vin, Alceste ! s'esclaffa Manfred.

Le visage cramoisi, l'héroïque volontaire tanguait dangereusement. Sa détermination d'ivrogne prêtait à sourire. Au milieu de cette hilarité, le sergent Trebor ne riait pas, affichant un masque impassible malgré les nombreux quolibets. Toisant le jeune ivrogne, il l'examinait sous toutes les coutures.

— Approche, mon garçon ! déclara-t-il finalement. Je vais te faire signer un contrat… Tant que tu tiens encore debout !

Un silence embarrassant suivit son improbable proposition.

L'odeur forte incommodait Alceste qui peinait à se réveiller. Une douleur vrillait son crâne ; il avait la bouche pâteuse. Curieusement, seule la puanteur inconnue l'intriguait. Il parvint enfin à ouvrir les yeux. Malgré sa vue troublée, il devina une sorte de cellule dont les murs moisis suintaient, maculés de salpêtre. Des relents de latrines complétaient l'horrible fragrance.

— Alors, on revient dans le monde des vivants ? ironisa Horst, adossé à la grille du cachot.

Sa silhouette lui rappelait vaguement quelqu'un ; Alceste se demanda surtout ce qu'il pouvait bien faire dans un tel cloaque.

— Qui êtes-vous ? hasarda-t-il.

— Suis-moi, rétorqua Horst en tournant les talons. Nous sommes attendus par des membres éminents du conseil.

Interloqué, Alceste lui emboîta machinalement le pas. Ils empruntèrent un escalier à vis taillé à même la pierre, qui grimpait régulièrement.

— Attention aux marches, avertit Horst. Elles sont glissantes et de hauteurs inégales !

De la part d'un inconnu, une telle sollicitude troubla le jeune homme.

— Nous sommes dans les cachots du donjon en dessous de la grande salle du conseil, monologua Horst. Tu as cuvé ton vin environ une demi-journée depuis que je t'ai ramassé ivre mort à l'auberge des Bardes.

L'interminable ascension s'acheva enfin. Un corridor obscur apparut sur la droite. Le garde paraissait familier des lieux, marchant d'un pas alerte qu'Alceste peinait à suivre. Les rares torches prodiguant de la lumière l'incitaient à la prudence. Tandis que sa migraine s'estompait, Alceste émergeait d'un long cauchemar. Ses idées s'évertuaient à retrouver un semblant de cohérence : pourquoi avait-il atterri dans cette geôle ?

Le long couloir déboucha devant une porte immense. Deux gardes en faction ouvrirent les battants. Pénétrant dans la pièce, la soudaine luminosité agressa Alceste. Instinctivement, il se protégea à l'aide de son bras pour que ses yeux s'accoutument à la clarté. La découverte d'une pièce circulaire, richement décorée, acheva de le dégriser.

De lourds chandeliers, disposés en quinconce, diffusaient une douce lueur. Le sol recouvert d'épais tapis, ainsi que les tapisseries finement brodées ornant les murs en pierre, accentuaient la quiétude du lieu. En outre, les façades de la salle étaient parsemées de nombreux heaumes de différentes époques, témoignage d'un illustre passé. Une longue table en chêne massif, flanquée de deux bancs jumeaux, trônait au centre de la pièce. Pour compléter le tableau, un bon feu ronflait dans une imposante cheminée, en face de laquelle reposait un siège à haut dossier. « Quel contraste avec les épouvantables conditions dans la citadelle ! » songea Alceste.

Comme pour faire écho à ses réflexions, un vieillard au port altier l'interpella d'une porte cochère :

— Tu dois être surpris d'un tel luxe, Alceste, n'est-ce pas ? Il est vrai que les membres du conseil des Trente apprécient le confort, propice aux délibérations.

L'homme s'avança sans hâte, vêtu de la soutane blanche ornée du blason de l'Ordre. Malgré son visage émacié, Alceste identifia le Grand Maître, Alquin de Tolgui, officiant parfois dans le temple des Adorations. Enfant, sa pieuse tante l'obligeait à assister à la célébration de l'office.

— Oui, tu m'as bien reconnu, confirma le prêtre. L'Ordre veille sur les âmes de tous les êtres humains dont tu fais partie. Mais le temps presse. Tu te demandes, sans doute, pourquoi tu as été choisi pour cette mission ?

Alceste se situait à des lieues d'un tel questionnement ! Il ne comprenait absolument pas ce qu'on attendait de lui.

— Il suffit, Alquin ! tonna une voix de stentor.

De la chaire se leva un autre homme barbu dans la force de l'âge. Il arborait une mine grave et son apparente lassitude contrastait avec un ton sans appel.

— Je préside ce conseil. J'ai la lourde charge de décider qui participera à cette mission.

Reconnaissant le premier conseiller, Alceste baissa la tête en signe de respect.

— Qui es-tu exactement et quelles sont tes motivations ? renchérit Othe Monclart.

Alceste pesa chacun de ses mots avant de répondre :

— Conseiller Suprême, je m'appelle Alceste Dulhin. Je n'ai en fait aucune motivation particulière. J'étais ivre lorsque ce garde m'a enrôlé de force. Je ne sais même pas à quelle mission vous faites allusion !

Un long silence suivit sa brève déclaration durant lequel les trois hommes le dévisagèrent. Othe Monclart caressait machinalement les poils de sa barbe, tandis qu'Alquin jouait avec l'insigne du Grand Maître de l'Ordre : un anneau d'argent. Seul Horst restait immobile, les bras croisés. Le premier conseiller se rapprocha en s'exprimant sur un ton adouci :

— Le temps nous fait défaut, jeune homme. Tu as signé l'ordre d'engagement, volontairement ou pas. Peu importe ! Nous manquons cruellement de postulants pour une mission dont le succès conditionne la survie de notre pays. Cependant, tu sembles bien jeune…

Alquin, qui s'était tu malgré lui, ajouta :

— Il est jeune, mais la ferveur est en lui. Je sens qu'il réalisera de grandes choses. Son destin est tout tracé !

Alceste écarquilla les yeux, dévisageant le prêtre comme s'il s'agissait d'un fou.

— De quoi parlez-vous ? Je ne suis qu'un modeste orphelin, élevé par ma tante à la mort de ma mère.

— Qui était ton père ? demanda Othe Monclart.
— Mon père… répéta songeur Alceste. Je ne l'ai pas connu. Il a disparu après ma naissance et ma mère n'a jamais voulu m'en parler.
Les deux conseillers échangèrent un regard de connivence.
— D'autre part, dès l'âge de seize ans, tu as été émancipé selon nos lois, rappela Alquin.
— Mais je ne serais d'aucune utilité ! s'insurgea Alceste. Je n'entends rien à la pratique des armes. Depuis plusieurs années, je travaille comme apprenti chez un boulanger !
— Que voilà une noble activité, tellement utile pour affronter les dangers qui nous attendent ! s'esclaffa Horst.
— Tais-toi ! lui intima sèchement Alquin.
Il se mordit la lèvre immédiatement, car Othe Monclart le toisait sévèrement.
— « Nous » ? Vous avez dit nous ? murmura Alceste. Vous êtes donc volontaire ?
— Oui, confirma Horst, s'assurant d'être autorisé à parler. Un garde de l'Ordre est toujours prêt à se sacrifier pour une juste cause !
N'en pouvant plus, Alceste se prit la tête à deux mains et hurla :
— Mais que peuvent espérer faire deux hommes seulement ?
Imperturbable, Othe Monclart dévisagea l'adolescent :
— Un troisième messager vous accompagnera ! asséna-t-il d'une voix cinglante.

§.3 – LA VOLEUSE DE PAIN

Des bruits de pas s'intensifiaient dans le couloir. « Cela n'augure rien de bon » pensa Oriana. Des gens se dirigeaient vers la cellule dans laquelle elle croupissait depuis deux jours. On l'avait arrêtée pour le vol d'une miche de pain. D'habitude, elle se jouait des gens en armes, mais cette fois-ci, un abruti ayant alerté les gardes à proximité, ceux-ci l'avaient promptement encerclée. Elle s'était vainement débattue ! Que pouvait une aventurière contre plusieurs hommes robustes ?

Depuis l'enfance, elle volait. Ses parents, des baladins, ne gagnaient pas suffisamment pour subvenir à leurs besoins. Ils mettaient tout leur talent dans les représentations dont elle était rapidement devenue le clou du spectacle. Pourtant, même s'ils appréciaient leurs prestations, les spectateurs souvent plus pauvres qu'eux ne donnaient pas grand-chose. Alors, Oriana chapardait la nourriture que sa mère cuisinait. Malgré les difficultés, cette vie nomade lui convenait à merveille. En provenance des régions du Sud, ils sillonnaient les contrées, découvrant chaque jour de nouveaux villages, d'autres cités.

Son existence insouciante bascula dès le début du siège de la capitale d'Espélia. Une nuit, un tir de catapulte écroula un pan des fortifications sur leur roulotte. Ses parents endormis moururent écrasés sous les blocs de pierre. Miraculeusement épargnée, Oriana avait été contrainte de survivre, avec pour seule compagne sa peine et le souvenir de la douce voix de sa mère qui chantait merveilleusement…

— Oriana Botelli, c'est bien vous ? demanda Othe Monclart.

S'arrachant à ses pensées morbides, elle se leva, soutenant sans ciller le regard du grand barbu :

— Oui et alors ?

— Ne soyez pas irrespectueuse avec le premier conseiller ! avertit Horst en frappant la grille du cachot du plat de son épée.

D'un geste, Othe Monclart calma l'impétuosité du garde.

— Vous avez été arrêtée pour vol à l'étalage… Lequel n'était pas votre premier larcin.

Oriana rétorqua qu'il n'existait aucune preuve pour les présumés autres délits.

— Non, c'est vrai ; mais nous trouverons des témoins ! répondit Othe Monclart. La loi martiale s'applique en état de siège. Vous connaissez la sentence. Les prisonniers valides combattent en première ligne pour défendre la citadelle. Les femmes sont affectées au ravitaillement. La proximité des combats laisse peu de chance de survie.

— Où voulez-vous en venir exactement ? s'impatienta Oriana.

Le conseiller apprécia son franc parlé. Il regarda la jeune femme droit dans les yeux :

— Nous avons constitué un groupe de messagers et vous en ferez partie !

Alceste dévorait à pleines dents le civet de pigeon. Il n'avait rien avalé de solide depuis longtemps.

— Bien entendu, précisa Alquin, nous gardons les meilleures viandes pour les soldats.

— Quoiqu'il en soit, nos réserves s'épuisent… ajouta-t-il d'un air pensif.

Tout en profitant du repas, le jeune homme affamé jetait des coups d'œil à la dérobée. La prestance de l'ecclésiastique ainsi que ses manières l'impressionnaient. Malgré son âge avancé, le prêtre paraissait encore vigoureux et ses yeux brillaient d'intelligence. Qu'avait-il affirmé déjà ? Qu'une destinée hors du commun lui était promise ? Quelle blague ! Il avait fait semblant d'accepter la mission, avec la ferme intention de

disparaître dès qu'ils auraient franchi les murs de la cité. Le Grand Maître vint s'assoir en face de lui :
— Horst Trebor est un de nos meilleurs éléments au sein de l'Ordre. Il veillera au bon déroulement de votre mission. Vous serez placé sous sa responsabilité ; il fera office de chef et vous lui devrez obéissance !
Alquin avait insisté sur le dernier mot comme s'il lisait dans ses pensées. Alceste comprit que ce garde serait aussi un gardien. Il restait encore l'espoir d'une alliance avec le dernier compère.

À cet instant, Horst entra par la porte principale, suivi d'une jeune femme brune. Celle-ci affichait une mine renfrognée que ses grands yeux noirs rehaussaient. Alceste ne quitta plus du regard la svelte inconnue… Son allure féline lui paraissait étrangement familière.
— Fichue garce ! maugréa Horst. Elle m'a griffé jusqu'au sang !
L'éraflure sur sa joue droite confirmait ses dires.
— Je ne sais pas ce qui me retient…
— Fallait pas me bousculer ! rétorqua la coupable, affichant un air mauvais.
— Allons, allons… Calme-toi, Horst, conseilla Alquin. Vous n'aurez pas d'autre choix que de vous supporter durant le long périple qui vous attend.
— C'est elle ! C'est cette sale voleuse ! beugla soudain Alceste. Elle avait dérobé le plus gros pain sur l'étal devant la boulangerie. J'ai crié au voleur et des gardes ont surgi !
— C'est toi l'avorton qui m'a dénoncée ? s'insurgea Oriana le foudroyant du regard. C'est grâce à ce nabot que je croupis dans une prison sordide depuis plusieurs jours ?
Telle une furie, elle se jeta sur Alceste. Promptement, Horst la ceintura.
— Eh bien, voilà une promiscuité qui s'annonce passionnante !

Malgré la réticence de certains conseillers, Othe Monclart imposa le trio lors d'une nouvelle séance plénière. Il omit sciemment de mentionner qu'Alquin avait participé à ce choix. Laisser le Grand Maître en retrait ne lui déplaisait pas : celui-ci avait tendance à éclipser son autorité. Il n'avait pu empêcher qu'un garde de l'Ordre se joigne au groupe. Cependant, l'expérience d'un guerrier accompli tel que Horst tempérerait la fougue des deux autres recrues. La jeune fille, surtout, semblait remplie de rage. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. En ce qui concernait le jeune homme, son avis demeurait plus mitigé. Alquin lui avait prédit un grand destin, mais ce prêtre n'était pas réputé pour la qualité de ses prophéties ! Quoi qu'il en soit, le sort du pays d'Eschizath reposait entre leurs mains.

Après l'acceptation par le conseil des Trente, les messagers furent soigneusement équipés de chauds vêtements pour affronter la rigueur de l'hiver, complétés par de solides bottes de marche, ainsi que des raquettes et des couvertures. Les sentinelles ennemies, postées tout autour de la citadelle assiégée, excluaient l'utilisation de montures : la première partie du périple devra se faire à pied ! En plus du nécessaire, les deux adolescents se munirent de dagues et de poignards, préférés à des armes plus lourdes afin de ne pas se surcharger. Seul Horst conserva sa longue épée. Habile archer, il réclama pourtant une arbalète qui facilite l'ajustement du tir.

Le soir même, les messagers étaient fin prêts. Hormis Alquin, aucun autre membre du conseil n'avait été informé de l'heure du départ. Le premier conseiller avait jugé le milieu de la nuit propice pour traverser discrètement les lignes ennemies. Au cœur des ténèbres, la vigilance des assaillants se relâchait : eux aussi éprouvaient le besoin de se reposer ! Par chance, la nouvelle lune débutait ce soir et des nuages masquaient les étoiles.

— Nous n'aurons pas de meilleure occasion, annonça Horst.
Oriana ne répondit pas, tandis qu'Alceste écoutait d'un air distrait les dernières recommandations du Grand Maître. Vers minuit, les messagers se glissèrent hors de la forteresse en empruntant le passage par la poterne de la tour Nord. Aucun d'eux n'aperçut la lueur clignotant trois fois sur la colline, à l'Ouest de la cité d'Espélia.

Émergeant du tunnel qu'ils avaient emprunté au-delà des douves, ils furent saisis par le froid glacial, malgré leurs vêtements chauds. Alceste fermait la marche, Oriana avançant souplement devant lui. Il se remémora la grande salle, lorsqu'elle s'était précipitée sur lui telle un lynx… Dangereuse, cette fille ! Le plus sage serait de mettre le maximum de distance entre elle et lui. D'un autre côté, cela n'arrangeait pas son projet de fuite. Il avait besoin de complicité pour tromper la vigilance du garde.
— Baissez-vous ! avertit Horst, chuchotant.
Posté sur un monticule, un soldat de l'armée noire veillait près d'un feu de camp. « Il fait trop froid pour rester immobile sans une source de chaleur : une aubaine pour repérer les sentinelles ! » pensa Alceste.
— Il va falloir ramper dans ce fossé, conseilla le garde.
Les fugitifs s'efforcèrent de contourner la butte en pataugeant dans un mélange de glace et de boue, vestiges du lit gelé d'un ruisseau.
— Là, un bosquet ! indiqua Horst.
Sans se faire prier, les jeunes gens se levèrent, courant se dissimuler sous les branchages.
— Nous sommes transis ! articula péniblement Alceste.
— Il faut nous réchauffer rapidement, insista Oriana grelottant accroupie.
— Impossible de faire du feu ! rétorqua le garde en se levant. Le camp ennemi est trop proche. Marcher évitera de nous refroidir.

Maîtrisant leurs tremblements, les deux adolescents suivirent le garde qui accéléra l'allure. Leur première journée de marche s'avéra compliquée ; les conditions climatiques semblaient se liguer pour freiner leur progression. Après avoir cheminé jusqu'en fin d'après-midi malgré un vent glacial, les messagers bivouaquèrent au creux d'un chêne centenaire. La dimension exceptionnelle de son tronc offrait un abri naturel.

Harassés après cette première journée, les jeunes gens s'écroulèrent sur le sol. Estimant qu'ils avaient parcouru suffisamment de chemin depuis la cité assiégée, Horst alluma un feu réconfortant, priant néanmoins pour que la fumée qui s'échappait par la cime de l'arbre ne soit pas repérable. Puis, il prépara rapidement un bouillon agrémenté de viande séchée.
— Par la suite, il faudra chasser, expliqua-t-il en tendant les récipients à ses équipiers, car nos réserves ne suffiront pas.

Aucun des pisteurs novices n'eut la force de commenter ses propos avant d'avoir englouti sa portion.
— L'idéal serait de se procurer un chariot et des chevaux, proposa Alceste rassasié. Marcher dans la neige en étant chargé est épuisant, même équipés de raquettes.
— Tu ne voudrais pas en plus que l'on te porte ? répliqua Oriana d'un ton cinglant.
Avant qu'Alceste médusé ne réponde, elle leur tourna le dos, s'enroulant dans sa couverture. « Fichu caractère ! » pensa Horst.

Il observa un instant le corps recroquevillé de la jeune femme, sur lequel les flammes dansaient lascivement.
— Faisons comme elle ! conclut laconiquement le garde.
Assez rapidement, les trois messagers sombrèrent dans un sommeil agité.

§.4 – LE LAC GELÉ

L'officier souleva le lourd pan de la tente. La bannière redoutée du prince flottait à l'entrée : un trèfle couleur or sur fond triangulaire noir. À l'intérieur, des braseros délicatement sculptés en fer forgé diffusaient lumière et chaleur. Richement décorée, la tente s'enorgueillissait de nombreuses peaux de bêtes tapissant le sol. Au centre, un trône majestueux serti de pierres précieuses dont les accoudoirs évoquaient des têtes de serpent, dominait une table massive en bois brut. L'officier s'avança avec déférence. Le prince Morgaste se tenait debout au fond, les bras croisés dans le dos. Comme à l'accoutumée, il était vêtu de noir. Plongé dans ses pensées, il semblait ne pas s'apercevoir de sa présence.
— As-tu fait selon mes instructions ? questionna durement sa voix.
L'officier sursauta, s'empressant d'acquiescer.
— Nous avons répondu au signal convenu. Notre contact au sein de la cité a confirmé le départ des messagers.
L'impitoyable chef de guerre marqua une pause avant d'ordonner :
— Envoyez les Maraudeurs ! Quatre suffiront. Qu'ils partent à l'aube. Un peu d'avance décuplera le plaisir de la chasse. Qu'ils ramènent l'enfant et tuent les deux autres !

Alceste traversait paisiblement une vaste clairière. L'air doux d'une brise légère, chargée d'effluves printaniers, caressait son visage. Un chevreuil, surpris par le promeneur, s'enfuit en bondissant dans les fourrés. Le soleil dardait généreusement ses rayons. Alceste baignait dans une douce plénitude. Tout à coup, une partie de l'astre solaire sembla se détacher et fondre dans sa direction. Le jeune homme eut alors l'impression de se consumer. Il aurait voulu crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il croisa les bras devant son visage en guise de protection dérisoire ! Il se sentit happé par une force irrésistible…
— Réveille-toi, mais vas-tu te réveiller ! hurlait Horst.
Il secouait sans ménagement le dormeur qui s'agitait frénétiquement. Alceste ouvrit enfin les yeux. Ses deux compagnons le toisaient avec un mélange de stupeur et d'agacement.
— Qu'est-ce qui t'a pris de vociférer comme ça ? maugréa Oriana, contrariée d'avoir été réveillée en sursaut.
L'air inquiet, Horst n'ajouta aucun commentaire. Alceste s'excusa que son cauchemar les ait troublés. Il omit de préciser qu'il était coutumier de ce genre de rêves.
— Bien ! Puisque nous sommes tous debout, hâtons-nous de repartir : le jour s'est levé, conclut laconiquement Horst.
Dehors, la neige tombait, les flocons entamant une folle sarabande.

Les Maraudeurs s'étaient mis en marche au lever du soleil. Réputés pour leur endurance, ces hommes formaient une unité spéciale. Sous autorité directe de Morgaste, ils ne rendaient compte à nulle autre personne. Ils repérèrent aisément les traces laissées par le groupe, accélérant la cadence.

Dans la matinée, ils découvrirent les restes du foyer des messagers. Trois d'entre eux fouillèrent méticuleusement les alentours, tandis que celui qui avait une balafre sur la joue gauche s'accroupit près des cendres, saisissant une poignée. « Elles ne sont pas encore froides ! »
— Ils n'ont qu'une demi-journée d'avance.

Il frotta ensuite ses doigts noircis sur ses lèvres.
— Ils n'ont pas fait rôtir de viande.
Avant de ressortir de la cavité, il huma l'air plusieurs fois.
— Une jeune femme les accompagne !
Les yeux de ses acolytes brillèrent d'une lueur sauvage. Malgré les chutes de neige importantes, ils décelèrent des traces infimes laissées par leurs proies. Une nuée de corbeaux braillards s'envola tels des éclaireurs insouciants.

La tempête de neige redoubla de violence, contraignant les trois voyageurs à s'arrêter après une nouvelle journée de marche harassante. Horst expliqua aux jeunes gens comment creuser un trou dans la neige accumulée au pied d'un arbre. Il leur montra qu'il suffisait ensuite de tapisser l'abri de fortune de branches de conifères. Pendant que les trappeurs novices le colmataient, il construisit un deuxième abri avec des gestes précis. Une fois terminé, Horst leur ordonna de s'y réfugier, prenant possession du premier.

Oriana alluma une bougie, mâchonnant sans conviction du poisson séché. Dans cet espace confiné, Alceste se sentait mal à l'aise en présence de la jeune fille. Des pensées troubles traversaient son esprit, accélérant les battements de son cœur. Néanmoins, il s'efforça de n'en rien laisser paraître lorsqu'il lui adressa la parole.

— Tu sais, je ne t'en voulais pas particulièrement quand je t'ai dénoncée.
Il fallait profiter de l'absence du sergent pour sonder sa partenaire.
— Merci, j'ai senti la différence dans ma cellule ! ironisa-t-elle.
Sans relever le trait d'humour, Alceste poursuivit :
— Cette mission en plein hiver est une pure folie. Nous n'avons aucune chance d'atteindre en vie le pays des Hisles : abandonner serait la seule décision raisonnable !
Oriana fixa un instant le jeune homme, pesant ses mots :
— Et la cité d'Espélia et ses habitants, tu les abandonnes aussi ?
Alceste ne trouva rien à répondre. Il songea à sa tante, qui ne l'avait jamais vraiment aimé. Il pensa au maître boulanger et aux autres apprentis, à ce tenancier joufflu. Comment s'appelait-t-il déjà… Mandred ?
— En outre, il y a la récompense !
Alceste doutait de voir un jour le moindre écu, mais s'abstint de commentaire. Il posa sa main sur l'épaule de la jeune femme :
— Écoute, nous devrions…
Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase qu'il se retrouva projeté au sol, face contre terre, Oriana à califourchon sur son dos, la lame de son poignard plaquée sur sa jugulaire.
— Ne refais jamais cela ! hurla-t-elle. Ne pose plus jamais tes sales pattes sur moi !
Horrifié, Alceste resta sans réaction face à la colère de la jeune femme, qui le fixait une lueur meurtrière au fond des yeux. Après un moment qui lui parut une éternité, elle se retira et regagna sa couche sans un mot.

Dès l'aurore, profitant d'une accalmie, les messagers reprirent la route en forçant l'allure. Alceste n'arrivait pas à suivre la cadence infernale imposée par le garde.
— Une pause, il faut faire une pause ! supplia-t-il.
Oriana, essoufflée, s'arrêta les mains posées sur les hanches. Horst se résigna à faire de même.
— Derrière cette colline, nous devrions apercevoir le lac Gelé. Il précède la forêt d'Eslhongir.

Avant d'entamer l'ascension, tous étanchèrent leur soif. Alceste n'avait pas eu le temps de repenser à la réaction violente d'Oriana ; à son visage distordu par la colère, à ses joues empourprées. Il n'osait la questionner au sujet de leur dispute la veille, car elle agissait comme si rien ne s'était passé.

Parvenus sans encombre au sommet, un spectacle grandiose s'offrit à leurs yeux. Un immense lac gelé scintillait à perte de vue, reflétant le soleil au zénith. Par-delà la berge opposée, une vaste forêt s'étendait.

— On l'appelle aussi le Croisement des Dieux, expliqua Horst, adossé à un arbre. Sa surface bosselée suit d'étranges tracés sinueux. Les riverains pensent qu'ils sont l'œuvre des Dieux qui s'affrontent sous la glace. Par superstition, ils évitent de traverser le lac, s'imposant des détours fastidieux.

Alceste écoutait, fasciné. Tout à coup, il s'écria :

— Horst, baisse-toi !

Le garde se jeta à terre par pur réflexe. Une flèche sombre se planta au-dessus de sa tête dans le tronc d'arbre.

— Des Maraudeurs du Prince Noir ! s'écria-t-il.

L'archer, parvenu au pied de la butte, souffla dans un cor pour sonner l'hallali.

— Traversons sans tarder le lac ! ordonna Horst.

Dévalant le versant Nord de la colline, les fuyards s'engagèrent sur l'épaisse couche de glace. Tandis que des flèches noires sifflaient autour d'eux, ils couraient en zigzaguant, sautant par-dessus les crêtes glacées.

Soudain, la surface gelée du lac se déforma, comme si d'immenses serpents ondulaient sous la glace. La gigantesque croûte blanche se fendit de toute part. Semblable à un malade convulsif, elle vomit d'immenses colonnes de vapeur et d'eau. Malgré les explosions qui se succédaient dans un vacarme indescriptible, Horst s'époumonait pour tenter de guider ses compagnons vers la rive opposée. Ils l'avaient presque atteint, lorsqu'un geyser projeta Oriana à plusieurs pas derrière les deux hommes. Sous la violence du choc, elle perdit connaissance.

— Viens ! cria Horst saisissant Alceste par un bras.

Mais Alceste se dégagea et courut vers la jeune femme inconsciente. L'empoignant par la taille, il la jeta tel un paquet sur son épaule. Puis, malgré la charge, il réussit en une course désespérée à rejoindre le garde sur la berge. La croûte glacée acheva de se disloquer ; de la vaste étendue gelée, seule une nappe bouillonnante subsistait.

Les rescapés se réfugièrent sous un rocher en surplomb. La neige tombait à nouveau. L'urgence était de prodiguer des soins à Oriana, légèrement brûlée sur la joue et la tempe du côté droit. Horst l'ausculta, la palpant sans ménagement afin de vérifier qu'elle n'avait rien de cassé.

— Mise à part quelques contusions, elle semble intacte. Heureusement, le jet d'eau ne l'a pas frappée de plein fouet.

Il sortit de sa besace une fiole remplie d'eau-de-vie et lui en versa quelques gouttes dans la bouche. Elle se mit à tousser et à cracher, puis ouvrit enfin ses grands yeux noirs. Elle s'assit péniblement, ayant perdu sa morgue.

— Comment suis-je parvenue à traverser ? demanda-t-elle en se tenant la tête.

Horst expliqua qu'Alceste était retourné la chercher et l'avait portée. Dans un souffle, Oriana murmura un remerciement.

— Était-ce une éruption ? s'interrogea Alceste.

— Si tel est le cas, nota le garde, il est surprenant qu'elle se soit déclenchée précisément pendant notre traversée !

— Sans doute que les Dieux n'ont pas toléré notre passage ! suggéra Alceste, l'air grave.

Personne ne se moqua de sa réponse prophétique. Tous trois étaient pleinement conscients d'avoir échappé au pire. Les brûlures d'Oriana attestaient de la présence d'une source chaude sous la glace. Toutefois, le cataclysme s'était déclenché au moment précis où ils traversaient le lac : la coïncidence était troublante.
— Quoi qu'il en soit, conclue Horst, ce séisme a permis d'éloigner provisoirement nos poursuivants qui vont perdre au moins une journée pour contourner le lac. Cela nous laissera un peu de répit ; néanmoins, les Maraudeurs n'abandonneront pas.
Les deux jeunes gens demandèrent qui étaient ces « Maraudeurs ». Horst en brossa un rapide portrait.
— Des pisteurs infatigables et tenaces ! Ils sèment la mort et ne la craignent pas. On les surnomme aussi les fléaux des Dieux. Leur rôle consiste à précéder les troupes régulières avant le déclenchement d'une invasion ; à mener des raids sanguinaires pour affoler les populations, sapant le moral de l'ennemi. Ils se sont rendus tristement célèbres par le nombre de leurs exactions et une férocité sans limite. Leurs visages enduits de charbon de bois exacerbent leur teint hâlé. Un casque en forme de bec-de-corbeau accentue leur apparence lugubre. Leurs armes de prédilection sont le cimeterre et l'arc à double courbure.
Un long silence succéda à ses explications. Puis, Oriana déclara qu'elle se sentait mieux. Pendant qu'elle enduisait ses brûlures d'un baume, Horst entraîna Alceste à l'écart :
— Comment as-tu deviné que cette flèche m'était destinée ?
Ce dernier, qui ne comprenait pas le sens de la question, répondit :
— Je ne sais pas, je l'ai juste *pressentie*…

Les Maraudeurs, en file indienne, couraient le long de la berge. Leur chef, après avoir assisté impuissant au déchaînement des Dieux du haut de la colline, avait envoyé un corbeau messager à son maître, Morgaste. Jamais, jusqu'à présent, il n'avait failli à sa mission. La balafre qu'il avait récoltée lors d'un corps-à-corps le faisait à nouveau souffrir. La douleur attisait sournoisement sa haine. Cet échec cuisant exigeait une vengeance exemplaire. Peu lui importait la consigne d'épargner le jeune homme : ils allaient tous payer le prix du sang ! Tandis qu'il ruminait ses sombres pensées, il aperçut, au détour du chemin, une barque de pêcheur échouée sur la berge. « Les Dieux Sanguinaires sont avec nous ! »

Le capitaine de la Garde Noire, affectée à la sécurité du prince, pénétra dans l'antre faiblement éclairé de Morgaste. Celui-ci était assis sur son trône, la tête inclinée, une main enserrant son front. L'officier attendit à distance respectable que son souverain l'autorisât à parler.
— Que veux-tu m'apprendre dont je ne sois déjà au courant ? demanda le tyran sans bouger.
Sa voix résonnait lugubrement dans la tente dont les pans gémissaient sous les rafales de vent. L'officier hésita avant de répondre, car les nouvelles n'étaient pas celles espérées.
— Votre Grandeur, un corbeau envoyé par les Maraudeurs vient d'arriver. Le message annonce que le groupe des fugitifs leur a échappé en traversant le lac Gelé.
La gorge nouée, il marqua une pause. Morgaste releva la tête, appuyant ses mains sur les accoudoirs ouvragés. Il toisa le soldat, et dans la semi-pénombre, ses pupilles dilatées s'embrasèrent. Aussitôt, le garde agrippa avec sa main droite l'emplacement de son cœur.
— Pitié, mon prince ! suffoqua-t-il, tombant à genoux.

Morgaste s’enfonça à nouveau dans son siège, ses iris ayant retrouvé leur taille normale.
— Va ! Fais-leur savoir que tout se passe comme prévu !
Le soldat se redressa péniblement et sortit sans oser se retourner.